

Daniel Cohn-Bendit

Forget 68

entretiens avec Stéphane Paoli et Jean Viard



Extrait de la publication

l'aube
poche

FORGET 68

La collection *l'Aube poche essai*
est dirigée par Jean Viard

© Éditions de l'Aube, 2009
www.aube.lu

ISBN 978-2-8159-0016-4

Extrait de la publication

Daniel Cohn-Bendit

Forget 68

Entretiens
avec Stéphane Paoli et Jean Viard

éditions de l'aube

Extrait de la publication

Du même auteur (publications en France) :

Le contrat écologique pour l'Europe (avec Pascal Canfin), Les Petits Matins, 2009

Pour la planète, Dalloz, 2009

Que faire ?, Hachette, 2009

Mai 68, Le Débat (avec Jacques Baynac, Luc Ferry, et Alain Finkielkraut), Gallimard « Folio », 2008

Mai 68, Denoël, 2008

Quand tu seras président (avec Bernard Kouchner), Robert Laffont, 2004

La France est-elle soluble dans l'Europe ? (avec Henri Guaino), Albin Michel, 1999

Une envie de politique (avec Lucas Delattre et Guy Herzlich), La Découverte, 1999

Sois jeune et tais-toi !, L'Esprit frappeur, 1999

Petit Dictionnaire de l'euro (avec Olivier Duhamel), Seuil, 1998

Xénophobies (avec Thomas Schmid), Grasset, 1998

Gilles Caron, Centre national de la photographie, 1998

Reconstruire un pouvoir politique (avec Philippe Herzog), La Découverte, 1997

Nous l'avons tant aimée, la révolution, éd. Bernard Barrault, 1986

De l'écologie à l'autonomie (avec Cornelius Castoriadis), Seuil, 1981

Le Gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme (avec Gabriel Cohn-Bendit), Seuil, 1968

Stéphane Paoli. – Daniel Cohn-Bendit, quarante ans après 1968, s'il fallait qualifier ce qui s'est passé alors, qu'est-ce qui vous viendrait à l'esprit ?

Daniel Cohn-Bendit. – 1968 a été une révolte planétaire. Si on repense à la fin des années 1960, on discerne une révolte à l'Est comme à l'Ouest, au Sud comme au Nord. Pratiquement partout, on est confronté à des révoltes, des occupations d'universités ou de lycées, des manifestations. La preuve en est que si aujourd'hui vous faites un livre, il vous suffit de mettre deux chiffres sur la couverture : 6 et 8 – 68 – et, automatiquement, les gens, que ce soit en Turquie, en Amérique latine, à Prague ou à Varsovie, à Paris ou à Berlin, à New York ou à San Francisco, à Sarajevo ou à Rio, pensent tout de suite à 1968, à la révolte de la fin des années 1960. C'est cela qu'il faut comprendre.

On ne peut pas réfléchir sur la signification de cette révolte en la réduisant à un seul pays, même si c'est en France que la révolte a été la plus intense puisque, contrairement aux autres pays, elle a débouché sur une grève générale. Il existe donc une spécificité française de 68, mais celle-ci s'insère dans le cadre d'un mouvement plus général. Raison pour laquelle l'éditorial de Viansson-Ponté du 15 mars 1968 est titré « La France s'ennuie ». Car quand le mouvement de révolte a commencé à émerger un peu partout sur la planète, rien ne semblait bouger en France. Et quand, finalement, la révolte a surgi en France, elle a exprimé quelque chose qui était en gestation dans la société et qui a par conséquent, au fil d'événements imprévus, trouvé le moyen de sortir des profondeurs.

Stéphane Paoli. – Puisque tout était annoncé et, en effet, depuis longtemps, Viansson-Ponté – et à travers lui la France – ne veut pas voir, ou n'a pas compris, ce qui se passe ailleurs. Est-ce que ce pays, qui est encore très bourgeois, très autoritaire, très centralisé, refuse de voir ce qui se prépare? Est-ce qu'il y a une forme d'aveuglement ou pas?

Daniel Cohn-Bendit. – Non. Je crois qu'en France, nous nous sommes retrouvés emprisonnés dans la logique implacable du gaullisme. Le gaullisme était fascinant car il avait permis une incroyable modernisation de la France, notamment au niveau économique. C'était un système qui fonctionnait. Arrivé au pouvoir en 1958 dans une France essoufflée, ce système, avec ses institutions autoritaires, a remis la France en marche et lui a permis de faire un véritable bond en avant. Aussi, en dépit d'un contexte où se propageaient les révoltes, la France semblait plongée dans une léthargie de laquelle rien ne pouvait surgir puisque le gaullisme dominait à tous les niveaux : l'État, les médias – surtout la radio et la télévision... La France de l'époque correspondait à une démocratie atypique vivant dans un système fermé apparemment imperméable à toute éruption de révolte.

La situation politique présentait une certaine analogie avec celle des pays communistes de la fin des années 1980, où ni l'Union soviétique ni une quelconque démocratie populaire ne semblaient pouvoir changer. Je ne veux pas dire que le gaullisme et le totalitarisme

soviétique étaient comparables. Simplement, qu'il s'agissait de sociétés fermées pour lesquelles il était difficile d'imaginer les conditions de leur dérèglement. Même si les époques diffèrent radicalement, il aura fallu dans chacun de ces cas l'émergence de mouvements atypiques pour dérégler une machine qui était organisée autour d'une compréhension très traditionnelle des événements et des forces politiques en jeu. Autour d'un communisme, d'un gauchisme, d'un trotskisme ou d'un maoïsme on ne peut plus traditionnels. Tout aussi traditionnels, le gaullisme de l'époque, la gauche d'avant les socialistes, le syndicalisme étudiant dont l'identité s'est forgée dans une opposition à la guerre d'Algérie... Pour comprendre cette période, il faut faire rimer « traditionnels » avec « conservateurs idéologues » ou « idéologiquement conservateurs ». La bulle libertaire, quant à elle, était en pleine implosion : situationnisme, marxisme libertaire à la sauce de « socialisme ou barbarie ». Bref, un espace libertaire évoluant entre l'ancien et le nouveau, entre tradition et innovation théorique.

Jean Viard. – Peut-on dire que c'est la rencontre de deux mouvements ? Il y a, d'un côté, la tradition française des grands feux révolutionnaires : 1789, 1848, 1936, 1968... Une société dirigée par l'État qui, de temps à autre, donne un grand « coup de sac » pour bouger, véritable tradition nationale depuis 1789. Et puis, de l'autre côté, c'est le premier événement politique de la mondialisation. Un « fond de l'air planétaire » qui n'est pas organisé par des acteurs structurés et internationaux. Il n'y a pas de partis, pas de structures qui lient ces événements concomitants, de Berkeley à Prague et Paris. Ne sommes-nous pas à un carrefour entre la tradition française, où l'État ne change que lorsqu'il y a des grands coups de sac ou des conflits, et les premiers pas d'une mondialisation, on pourrait dire des esprits, des mentalités ?

Daniel Cohn-Bendit. – Oui, il s'agit de la spécificité française – j'ai parlé d'une démocratie atypique gaulliste... Et la question qui se pose est de savoir s'il s'agit d'une révolution ou d'une révolte.

Jean Viard. – Vous n’employez pas le mot «révolution»...

Daniel Cohn-Bendit. – Non, parce que ce n’en est pas une. En fait, 1968 est une révolte. Je crois que cette nuance est fondamentale. Et l’intensité de cette révolte planétaire varie selon la capacité du pouvoir politique local à réformer ou pas. Autrement dit, une société en mal de réformes finit, à un moment ou à un autre, par exploser. Et c’était exactement la situation en 68. En France, la situation était telle que, d’un côté, on trouvait ce que j’ai appelé une modernisation économique et, de l’autre, une conception de la vie, une morale qui étaient d’un autre âge. On peut le dire autrement – et c’est valable pour tout le monde : le télescopage de la fin des années 1960 est un télescopage entre la génération qui n’a pas vécu la guerre et celle qui a structuré un système issu de celle-ci, conservant donc cette mémoire d’une mise à mal radicale du monde, de la démocratie et de la liberté.

Pour eux, il a été question d’un péril majeur, ultime. Et c’est en partant de cette expérience que ces générations ont dû reconstruire l’Europe

– et le monde – d’après 1945. Mais au moment où l’on a commencé à sortir de cette phase de notre histoire, ces souvenirs se sont télescopés avec la génération de l’après-guerre. Moi, je suis né en 1945, juste après la guerre. La guerre n’appartient pas à mon vécu. Mon vécu, c’est l’évolution de nos sociétés de la guerre jusqu’aux années 1960. C’est-à-dire un progrès, un accroissement du bien-être, l’apparition de pans de liberté possibles démontrant que la vie telle que nous l’envisagions, la vie telle que nous la voulions, ne correspondait pas du tout à la vie des parents ou des grands-parents ou encore à celle qu’imposait alors la morale de la société.

On me reproche souvent de réduire les révoltes de 68 à un conflit de générations. Cette critique n’est pas fondée. J’estime simplement qu’il a fallu une nouvelle génération pour réussir à ouvrir une brèche dans laquelle est venue s’engouffrer une partie de la société s’exprimant avec des revendications propres.

Les années 1960 en France, c’est quoi? Donnons l’exemple d’une femme mariée qui veut ouvrir un compte en banque: elle doit demander l’autorisation écrite à son mari. Même topo si

elle veut travailler. Autre exemple, la violence à l'égard des enfants. Je ne parle pas de gifles, mais d'enfants littéralement battus! Je me souviens, à l'école communale, au début des années 1950, j'avais un instituteur qui nous tirait par les cheveux et qui nous tapait sur les doigts... J'ai dit à ma mère: «Je veux aller chez le coiffeur!» Vu que je ne voulais jamais aller chez le coiffeur, elle s'est demandé ce qui pouvait bien m'arriver. J'en reviens le crâne rasé. Elle me dit: «Qu'est-ce qui t'a pris? – Il ne me tirera plus jamais par les cheveux.» Un soir, en discutant avec des amis, nous nous sommes rendu compte que, sur six personnes, cinq se faisaient tabasser par leurs parents quand ils étaient jeunes. C'était cela, le monde des années 1950 et 1960. C'est donc lentement qu'au cours de cette période, sont nés la révolte, le besoin de s'émanciper de cette société. C'est dans cette phase de l'histoire que l'on trouve la raison d'être de la révolte.